

Philippe Pignarre et Isabelle Stengers, *La sorcellerie capitaliste - Pratiques de désenvoûtement*, La Découverte, 230 pages.

Mona Chollet



Dans l'air frais de la nuit

« *Un système sorcier sans sorciers* », c'est ainsi que Philippe Pignarre et Isabelle Stengers définissent le capitalisme contemporain, qui opère en nous frappant de paralysie et d'impuissance, en nous forçant à la résignation. Le discours de tous les dirigeants politiques depuis vingt ans peut se résumer par : « *Je vais vous expliquer les contraintes inexorables auxquelles notre action est soumise* ». Pour s'arracher au sortilège, on est obligé, affirment les auteurs, « *de penser, pas de dénoncer* » ; de se réappropriier les problèmes que les experts voudraient confisquer, de trouver le moyen de les formuler autrement. Mais il faut surtout « *apprendre à se protéger* » : héritiers d'une culture qui a balayé les formes de savoirs précapitalistes, nous sommes des ensorcelés qui ne croient pas à la sorcellerie, et c'est peut-être ce qui nous y rend particulièrement vulnérables... S'inspirant de l'Américaine [Starhawk](#), et de ses sorcières néopaiennes et altermondialistes, Pignarre et Stengers invitent à penser et à agir « *à partir de ce qui nous attache* », à réactiver ce qui fait notre force, et qui crée, entre les millions de « *petites mains* » du capitalisme et ceux qui le refusent, « *une différence de nature, bien plus qu'une opposition* ».

« Nous sommes sur un terrain qui n'a pas été cartographié, nous créons une politique qui n'a pas encore été définie. Et pour ce faire, il serait peut-être temps de laisser Martin et Malcolm débattre ensemble autour de la table du dîner, en compagnie d'Emma, de Karl, de Léon et tous les autres, et de sortir dans l'air frais de la nuit. » **Starhawk, *Parcours d'une altermondialiste***

« *Ça fait du bien de voir que la pensée peut aussi avoir des bras, et qu'il suffit souvent de retrousser ses manches* », écrivait récemment une lectrice de *Périphéries* dans un très beau message. Cette « *pensée qui retroussé ses manches* », on a eu l'impression de la retrouver à l'œuvre dans *La sorcellerie capitaliste - Pratiques de désenvoûtement*, le livre de Philippe Pignarre et Isabelle Stengers. Un livre « *d'intervention* », selon ses auteurs, mais en même temps déconnecté de l'actualité immédiate, et cherchant plutôt, à travers mille précautions, précisions, louvoiements, ajustements, réhabilitations et revendications de notions et de mots ambigus ou discrédités, à délivrer des carcans et des réflexes empoisonnés qui pourraient l'étouffer la fragile contre-offensive politique apparue au cours de ces dernières années, après la période de K.-O. total qui a suivi la chute du Mur de Berlin. « *Nous avons ressenti le besoin de fabriquer ce qui constitue une véritable épreuve pour nos habitudes de pensée* », écrivent-ils.

Parce qu'il n'était pas question de se poser en intellectuels prophétiques et omniscients, parlant de nulle part et visant à « *coiffer* » le mouvement d'une théorie universelle qui pourrait lui servir de Bible, ils disent avoir longtemps cherché comment définir leur propre position : « *Tout s'est débloqué quand on a tenu l'image des jeteurs de sonde* », se souvient Philippe Pignarre. « *Jeteurs de sonde* », c'est la définition qui leur a paru convenir le mieux au rôle qu'ils pouvaient jouer : « *Les jeteurs de sonde ont beau se tenir à l'avant d'une barque, ils ne regardent pas au loin*, écrivent-ils. *Ils ne peuvent pas dire les buts, ni surtout les choisir. Leur souci, leur responsabilité, ce pour quoi ils sont outillés, ce sont les rapides où l'on se fracasse, les écueils où l'on bute, les bancs de sable où l'on s'enlise. Leur savoir provient de l'expérience d'un passé qui dit les dangers des rivières, de leurs allures trompeuses,*

*de leurs invites piégées. La question de l'urgence se pose au jeteur de sonde comme à n'importe qui, mais sa question propre est, doit être, "peut-on, ici, passer, et comment". »*

**« Un autre monde a appris à se sentir lui-même, même s'il ne sait pas très bien comment bouger »**

Qui sont-ils, pour commencer ? Directeur des éditions Les Empêcheurs de penser en rond, ex-militant trotskiste, Philippe Pignarre est un ancien cadre de l'industrie pharmaceutique, dont il est devenu un redoutable contempteur, signant des livres comme *Le grand secret de l'industrie pharmaceutique*, *Comment la dépression est devenue une épidémie* ou encore *Comment sauver (vraiment) la Sécurité sociale* (tous aux éditions La Découverte). Chimiste ayant bifurqué vers la philosophie des sciences, auteur de *La Nouvelle alliance*, en 1979, avec le Prix Nobel de chimie Ilya Prigogine, ou encore de *L'invention des sciences modernes* ou de *Cosmopolitiques*, la Belge Isabelle Stengers s'est toujours intéressée aux savoirs minoritaires et dominés : elle a travaillé sur l'hypnose, sur l'usage des drogues, sur la sorcellerie... Elle a aussi une activité militante, que ce soit au sein du Collectif sans ticket de Bruxelles ou des groupes anti-OGM : en novembre 2003, elle est passée devant le tribunal correctionnel de Namur pour le piétinement d'un champ de Monsanto. Tous deux proches de l'ethnopsychiatre Tobie Nathan et du sociologue des sciences Bruno Latour, ils partagent une même recherche de pratiques et de savoirs qui n'aboutissent pas à « écraser » ou à disqualifier les autres - que ce soit dans les relations interculturelles ou au sein d'un même mouvement politique.

Le moment-clé, celui où un refus puissamment exprimé est venu contester les politiques de libéralisation débridée, « où une génération a appris à passer au travers de la loi du silence imposée, où un autre monde a appris à se sentir lui-même, même s'il ne sait pas très bien comment bouger », ils le voient émerger à Seattle, avec l'échec des négociations de l'Organisation mondiale du commerce (OMC) sous la pression de la rue, en 1999 - tout en sachant que ce choix comporte une part d'arbitraire, et que d'autres pourraient citer janvier 1994 au Chiapas, ou Décembre 1995 en France. Même s'il ne date pas de Seattle, leur intérêt pour les groupes d'activistes nord-américains comme les sorcières néopaiennes emmenées par Starhawk, dont ils sont les éditeurs en France, n'y est sans doute pas étranger.

**« Une "initiation noire", l'adhésion à un savoir qui sépare les personnes de ce qu'elles continuent à sentir souvent, et qu'elles renvoient désormais du côté du rêve ou de la sensiblerie »**

Ils ne croient pas une seconde au « moins d'Etat » qu'est supposé réclamer le capitalisme : pour eux, au contraire, celui-ci a absolument besoin de l'Etat pour mettre en place des batteries de réglementations qui soustrairont un maximum de domaines à l'appropriation de leurs usagers et les feront tomber dans son escarcelle - les brevets en sont le meilleur exemple. La remarque, au passage, affaiblit l'argumentation de ceux qui reprochent aux altermondialistes de s'en prendre à l'Organisation mondiale du commerce (OMC), et présentent celle-ci comme un moindre mal face au risque de voir s'instaurer la loi de la jungle : la loi de la jungle, affirment au contraire Pignarre et Stengers, n'est pas un état « naturel », mais une construction à laquelle s'activent, dans le monde entier, des millions de « petites mains ». Ils citent la façon dont on apprend aux jeunes managers à licencier sans états d'âme dans le film de Jean-Marc Moutout *Violence des échanges en milieu tempéré*, par exemple, comme un exemple de production de « petites mains ». Les scientifiques, les hommes politiques, les journalistes sont soumis au même traitement : « C'est une "initiation noire", l'adhésion à un savoir qui sépare les personnes de ce qu'elles continuent à sentir souvent, et qu'elles renvoient désormais du côté du rêve ou de la sensiblerie dont il faut se défendre. »

Devenu une « petite main » au service du système, on renonce à penser, et on revendique fièrement ce renoncement (les autres, les naïfs, ceux qui « en sont encore là », auront droit à des ricanements méprisants), pour se soumettre à la dictature du « il faut bien ». « Ce que l'on faisait faire aux gens au nom du progrès, lorsque ce concept tenait encore la route, on le leur fait désormais accomplir au nom du réalisme », remarque Isabelle Stengers. Puisant dans leur connaissance de l'ethnopsychiatrie, Pignarre et elle décrivent le capitalisme comme un « système sorcier sans sorciers » : un système qui nous frappe de paralysie et d'impuissance en nous confrontant sans cesse à ce qu'ils appellent des « alternatives infernales » - par exemple : si vous voulez maintenir ou renforcer la protection sociale des salariés, vous accélerez les délocalisations et provoquez la hausse du chômage... Philippe Pignarre : « Un dispositif que ses victimes activent malgré elles : c'est cela, la définition d'un système

*sorcier !* » Le discours des hommes politiques depuis deux bonnes décennies pourrait se résumer à cette phrase, écrivent-ils : « *Je vais vous expliquer les contraintes inexorables auxquelles notre action est soumise.* » C'est-à-dire que la politique a depuis longtemps cédé la place à la pédagogie - et à une pédagogie mensongère, qui plus est. Le capitalisme peut se définir, selon Pignarre et Stengers, comme « *ce qui tue la politique* », ce qui confisque un choix après l'autre.

### **Arracher aux experts les questions qui nous concernent pour les remettre en circulation, pour en refaire des questions politiques.**

Comment résister à la « *capture* » ? Comment se protéger de l'ensorcellement ? Ils ne croient guère à l'efficacité de la dénonciation incantatoire, ni aux « *grosses explications* » invitant à abattre le capitalisme pour résoudre la multitude d'injustices qu'il provoque à l'échelle mondiale. Pour eux, il s'agit plutôt de chercher dans chaque cas, dans chaque conflit, quelle est la « *prise* » la plus efficace, ici et maintenant, en réhabilitant la notion très décriée de « *pragmatisme* », en développant l'art de « *faire attention* », de prendre garde aux conséquences de ses actes, de marcher sur des œufs plutôt que de les casser sous prétexte qu'il faut bien en passer par là si on veut faire une omelette. Et cela, même en temps de guerre - « *surtout en temps de guerre* ».

L'enjeu, à leurs yeux, est de se réapproprier les problèmes, de ne plus subir les termes dans lesquels ils sont posés, mais de parvenir à les formuler autrement - c'est-à-dire à briser les alternatives infernales. Pour cela, on n'a pas d'autre choix que de s'obliger « *à penser, pas à dénoncer* », et de s'atteler à produire du savoir. Ainsi, par exemple, la lutte contre les organismes génétiquement modifiés, en montrant que ceux-ci n'étaient que de pauvres bricolages hasardeux, et non l'éclatant progrès scientifique pour lequel on tente de les faire passer, a permis de contrer l'alternative infernale « *accepter les OGM ou cautionner l'obscurantisme* ». Ils suivent avec attention les mouvements qui entrent en force dans tous les lieux interdits, les domaines réservés, et arrachent aux experts les questions qui les intéressent pour les remettre en circulation, pour en refaire des questions politiques. Ce sont évidemment les associations de malades du Sida qui, depuis le procès intenté par l'industrie pharmaceutique à l'Afrique du Sud en 2001 (la plainte fut retirée quelques semaines après l'ouverture du procès), en fournissent l'illustration la plus éclatante : « *Ils ont réussi un double processus de création d'expertise et de mise en politique de ce qui les concernait - recherche, mise à disposition des médicaments, droits des malades, rapport au médecin* », provoquant ce phénomène inimaginable quelques années auparavant : « *l'entrée du médicament en politique* ». L'association Oxfam, elle, a aidé les délégués des pays pauvres à affûter leurs arguments lors des réunions de l'OMC, et à mettre en lumière la volonté des pays riches de protéger leur propre agriculture tout en obligeant les plus faibles à l'ouvrir au marché - une insolence qui a largement contribué à gripper les rouages de l'institution. Tous ont réussi à « *fabriquer le problème d'une manière qui ne préexistait pas à leurs efforts* ».

### **La Sécurité sociale, une « *invention* » avant d'être un « *acquis* »**

Mais Philippe Pignarre manifeste aussi un vif enthousiasme pour l'action de l'Association française contre les myopathies (AFM), organisatrice du Téléthon, qui laisse l'entière responsabilité de l'attribution des budgets récoltés, non aux scientifiques, mais aux représentants des familles, et développe une politique de brevets soucieuse d'empêcher l'appropriation de la recherche. La référence ne manque pas de surprendre ni de susciter l'hostilité dans les cercles où il intervient : « *L'autre jour, raconte-t-il, j'ai parlé de l'AFM devant des militants de la LCR. A la fin de la réunion, une petite vieille dame est venue me voir et m'a confié : "Je suis très heureuse de ce que vous avez dit. Je viens ici parce que j'aime bien les gauchistes, mais je suis aussi la coordinatrice départementale du Téléthon, et je n'ai jamais osé le leur dire." Du coup, j'ai engueulé les autres : "Vous vous rendez compte ? Elle est coordinatrice départementale du Téléthon, et elle n'ose même pas vous le dire ! Pourquoi ?!..."* » Plus largement, tous deux confessent un intérêt particulier pour les mouvements d'usagers, parce que « *les usages fabriquent des attaches* », et qu'ils sont persuadés qu'on ne peut lutter qu'à partir de ce qui nous « *attache* », à partir de notre « *milieu* » - une notion à laquelle ils tiennent beaucoup.

Ils préfèrent les « *usagers* » aux « *citoyens* », ce dernier terme étant trop attaché à leurs yeux à la « *fiction étatique* ». Sans être hostiles à l'Etat, ils se méfient de la tentation de se reposer sur lui. Ainsi, ils rappellent de façon très intéressante que la Sécurité sociale, aujourd'hui menacée, n'est pas un « *acquis* », mais une « *invention* ». Au sortir de la guerre, l'Etat a simplement nationalisé une création du mouvement ouvrier : les mutuelles (la plus célèbre « *société de secours mutuel* » était celle des

tisserands lyonnais, dont Florent Latrive signale également, dans [Du bon usage de la piraterie](#), le système « ouvert » d'amélioration des techniques de tissage). Un mouvement autonome et efficace, un peu comme celui des logiciels libres aujourd'hui, a donc été repris à son compte par l'Etat, ce qui a permis d'universaliser sa portée, mais l'a aussi rendu plus vulnérable, car ceux qui le faisaient vivre s'en sont laissé déposséder. La Sécu « *ne pouvait se maintenir et se développer qu'à condition d'être accompagnée, cultivée, rendue capable de bourgeonner en de nouvelles initiatives* » ; il aurait fallu « *continuer à créer* ». Au lieu de ça, il s'est produit une « *amnésie des héritiers des inventeurs de la mutuelle* ». Si bien qu'aujourd'hui, les citoyens sont invités à descendre dans la rue, « *indignés de ce que l'on ose "toucher à la Sécu", mais n'ayant d'autre force que celle de cette indignation* ».

**« Certains militants trotskistes, quand ils quittent la LCR au bout de quinze ans, se retrouvent tout nus, sans défense. Ils peuvent virer de bord très facilement, parce que leur lutte anticapitaliste ne leur a rien appris » Philippe Pignarre**

A l'idée de mouvement de masse, ils opposent donc celle d'une multitude de « *trajets d'apprentissage* » - une définition qui convenait bien à l'expérience vécue par les intermittents d'Ile-de-France, devant qui ils étaient allés exposer leurs idées, en cours d'écriture du livre, au printemps 2004. Chacun de ces trajets nécessite qu'on lui applique une « *intelligence locale* », mais suscite en même temps une « *dynamique de propagation* ». Il s'agit de créer les conditions qui permettront à chacun de vivre une situation « *sur un mode tel que, si elle se défait, ceux et celles qui auront participé à sa fabrication en sortent plus vivants, ayant appris et capables d'apprendre à d'autres ce qu'ils ont appris, capables de participer à d'autres cercles, à d'autres fabrications* ». Ils croient à la transmission, à la « *connexion* » plutôt qu'à la « *mobilisation* », belliqueuse, massive, irrespectueuse des particularités. De ces expériences de lutte naissent des « *recettes* » - ils aiment la modestie de ce mot emprunté aux sorcières néopaïennes - qui, sans jamais avoir valeur de garantie contre tous les périls, pourront être transmises à d'autres, réutilisées et améliorées par eux. « *Je suis frappé de voir à quel point certains militants trotskistes, quand ils quittent la LCR au bout de quinze ans, se retrouvent tout nus, sans défense*, fait remarquer Philippe Pignarre. *Ils peuvent virer de bord très facilement, parce que leur lutte anticapitaliste ne leur a rien appris. Ils ne savent pas se protéger.* »

Y aurait-il dans la pensée et les pratiques des sorcières néopaïennes de quoi réconcilier avec le militantisme les plus réticents, les plus sauvages, les plus échaudés ? On ne sait pas trop (et le sonore « *qui milite limite* » de Jean Sur résonne une fois de plus à nos oreilles). Mais aux yeux de Pignarre et Stengers, en tout cas, les « *groupes d'affinités* » des sorcières dessinent une forme d'engagement en rupture avec la militance sacrificielle : « *On y participe non par devoir, mais parce qu'on a du plaisir à se retrouver* », fait valoir Isabelle Stengers ; on y veille à ce qu'aucune personnalité ou opinion ne soit écrasée par les autres. Cela implique un certain nombre de « *techniques* » visant à empêcher le groupe d'implorer sous la pression des dissensions et des conflits de personnes, par exemple en confiant à l'un de ses membres la tâche d'interpréter l'attitude de chacun en fonction de ce qu'elle dit de la complexité de la situation. On améliore ainsi sa connaissance des forces et des faiblesses du groupe, tout en échappant aux explications psychologisantes. Quant aux grandes confrontations mondiales (Seattle, Québec, Gênes...) auxquelles participent les sorcières, elles s'en servent, non pas pour ressasser des slogans usés, mais, explique Isabelle Stengers, pour « *créer un espace où faire exister le monde qu'elles appellent de leurs vœux* ». Le livre fait également un sort à la culpabilité dont bien des militants font un usage immodéré : pas question de s'autoflageller sur l'air de « *tous coupables, tous complices* ». « *Nous avons soumis le livre à la critique en cours d'écriture sur le site [anticapitalisme.net](#)*, raconte Isabelle Stengers, et une lectrice l'a commenté en se lamentant : « *Quelle horreur, je suis une "petite main" !* » J'ai compris alors que nous avions intérêt à clarifier les choses. La culpabilité et la pensée ne font pas bon ménage. »

**Ni triomphalisme, ni défaitisme : défendre « un possible qui ne demande pas à être jugé mais nourri »**

Ils ne sous-estiment pas l'importance de toutes les alternatives vivantes, des batailles remarquables d'aujourd'hui permettant à chaque fois la « *reconquête d'un degré d'autonomie créatrice dans un domaine particulier* » (Félix Guattari), qu'ils suivent avec attention et auxquelles ils prennent parfois part. Mais ils refusent de voir en elles « *le signe annonciateur du grand changement* » - à cet égard, certaines rodomontades des promoteurs du logiciel libre prophétisant la fin du capitalisme, par exemple, les laissent perplexes. Ni triomphalisme, ni défaitisme : c'est l'un des aspects les plus intéressants du livre. Car Pignarre et Stengers invitent aussi à refuser les discours méprisants - y compris quand ils sont tenus par une petite voix intérieure - dénonçant l'inanité de toute résistance, la

torpillant en la passant au crible d'une pseudo-lucidité. Ils se font les défenseurs de « *ce qu'il est facile de détruire parce qu'il n'existe qu'à être cultivé, fabulé, célébré* » ; d'un possible « *qui ne demande pas à être jugé mais nourri* ».

Ils développent cette hypothèse : ce qui nous a rendus vulnérables au « système sorcier » du capitalisme, c'est le fait que nous sommes les produits d'une culture ultra-rationaliste qui a éradiqué toutes les vieilles croyances précapitalistes, nous privant ainsi des moyens de nous défendre : nous sommes des ensorcelés qui ne croient pas à la sorcellerie... Ce sont ces forces qu'il s'agit, non pas de « retrouver » dans un retour à un âge d'or illusoire, mais de « réactiver » (voir sur ce site la critique du livre de Starhawk, [Femmes, magie et politique](#)). Les sorcières pratiquent une opération qui s'appelle « *tracer le cercle* » : c'est-à-dire « *créer l'espace clos où puissent être convoquées les forces dont elles ont un besoin vital* », « *apprendre à la fois à fermer et à faire exister à l'intérieur le "cri" d'un monde qui demande que l'on apprenne comment le rejoindre* ». C'est ainsi qu'entre l'art des sorcières et les « *petites mains* » du capitalisme, il y a « *une différence de nature bien plus qu'une opposition* ».

**« Le mot “*magie*” force à sentir ce qui en nous se cabre, et qui est peut-être précisément ce qui nous rend vulnérables à la capture »**

Le mot « *magie* », écrivent-ils, qui désigne cet ensemble de forces, de ressources, a ceci d'inestimable qu'il nous fait sursauter : « *Il force à sentir ce qui en nous se cabre, et qui est peut-être précisément ce qui nous rend vulnérables à la capture.* » Leur démarche implique donc une grande part d'humilité, de capacité à remettre en question nos certitudes. Ils épinglent par exemple notre tendance à penser que les autres cultures, certes, c'est formidable, mais que quand il s'agit des choses sérieuses, de la science, de l'explication des phénomènes ou de la nature, c'est bien « notre » culture, et elle seule, qui a raison... En ce qui concerne les victoires dont on peut se targuer en Occident (en matière de libertés individuelles, de droits des femmes...), « *il ne s'agit pas de s'abstenir de les revendiquer et d'en être fiers, mais d'être très attentifs à la façon dont nous en parlons aux autres, explique Isabelle Stengers. Il faudrait les laisser libres de puiser des idées dans nos expériences, plutôt que de vouloir les leur imposer telles quelles de manière autoritaire. Ce que nous avons appris aux côtés de Tobie Nathan, c'est que c'est justement quand nous croyons faire preuve de la meilleure volonté du monde que nous sommes le plus redoutables.* » Ils mettent aussi en garde contre la tentation, au sein du mouvement altermondialiste, de passer son temps à dire aux autres (aux anarchistes du Black Block, par exemple, dont Starhawk avait pris la défense après Gênes) ce qu'ils doivent faire ou ne pas faire, à tenter de les convertir à sa propre vision des choses. Cet aspect-là de leur argumentaire appelle pourtant certaines questions : si on s'engage, n'est-ce pas aussi au nom de convictions qu'il est normal de vouloir défendre ? Ne risque-t-on pas ainsi de tuer le débat d'idées ? Ne peut-on pas s'exprimer sans avoir pour autant la volonté de « convertir » qui que ce soit ? Et pourquoi, par exemple, les autres manifestants s'abstiendraient-ils de commenter les actions du Black Block, sachant qu'ils sont embarqués avec eux et subissent les conséquences directes de ces actions ?...

Reste un livre atypique et stimulant, qui, sans renier l'héritage des luttes passées, desserre un peu l'étau de routine usée dont restent trop souvent prisonniers ceux qui ne se satisfont pas de l'état du monde. Et fournit de précieux concepts-outils à tous ceux qui cherchent comment « *habiter à nouveau les zones d'expérience dévastées* ».